



photo

Antoine d'Agata, le résistant

Au **Bal** deux installations permettent une immersion dans l'œuvre d'Antoine d'Agata, photographe des ténèbres de ce monde. Une expérience dont on ne sort pas indemne.



Une vue de la salle du bas, au Bal. Tirées de diverses séries, les photos d'Antoine d'Agata couvrent totalement les murs.
© Pascal Martinez

Pour certains, Antoine d'Agata est un mythe vivant, une icône des bas-fonds. Vagabond, il parcourt le monde, s'immerge dans les marges où il s'est construit, photographie ses expériences extrêmes (sexuelles et narcotiques) avec d'autres, avec un souci constant, comme il le décrit, de « casser le moule imposé par le photojournalisme documentaire, briser le mythe de l'objectivité. La photo a toujours été réduite à un outil de transmission, mais c'est le seul langage qui exige de l'auteur d'être inscrit dans la réalité du monde. Ça implique une responsabilité et un engagement. »

Si Belloc, Frank, Goldin, Moryama, Araki ont tous été importants pour lui, c'est en raison de cet engagement : « en dehors du fait d'observer le monde, une nécessité de forger son propre des-

tin, d'être acteur du corps social ». Dans sa jeunesse, d'Agata est proche des milieux punk, flirte avec une révolte qui s'incarne dans la délinquance. Lorsqu'il quitte la France à 22 ans, pour silloner le monde, il va encore à l'extrême, comme en pleine guerre civile au Salvador, junkie mais avec, semble-t-il, la conscience permanente de l'implication politique de son mode de vie et de pensée, façonnés par les années 80, « la fin d'une économie glorieuse, le situationnisme, le punk, le sida, et une vraie mouvance politique en France : le mouvement autonome ».

Lorsqu'il arrive à New York, il a presque 30 ans. C'est seulement alors qu'il se tourne vers la photographie, reçoit les enseignements de Larry Clark et surtout de Nan Goldin, désormais une amie.

« Je ne pouvais qu'essayer de régurgiter mes années d'expériences dans les bas-fonds. » Très vite, il est le « photographe du flou ». « Au départ, c'était par innocence, je ne savais pas faire autrement, et puis je l'ai utilisé pour explorer la matière du monde. Mais je tente à présent de m'en défaire. » Au milieu des années 90, il arrête la photo pendant quatre ans. Puis publie ses deux premiers livres, intègre la galerie VU¹ en 1999, monte l'exposition 1001 nuits, en 2003, en même temps qu'il publie *Vortex* et *Insomnia*. Ces travaux rendent compte de ses immersions répétées dans des milieux et des expériences de plus en plus extrêmes dans le monde entier, dont il rapporte un travail en constante évolution. Il alterne avec des reportages de guerre de facture

plus maîtrisée, intègre Magnum en 2004. Il cultive un paradoxe dont il se dit conscient : « *D'une part, je cherche à perdre le contrôle sur mes propres images avec le sexe, la drogue, en donnant l'appareil à d'autres, en oubliant les contingences esthétiques. Je me méfie de la maîtrise, et en même temps, je suis une stratégie, des principes, un cadre très pensés.* » L'une des exigences permanentes du photographe : éviter l'enfermement, et se renouveler sans cesse. Quitte à tout quitter, y compris sa galerie comme en 2005, « *parce que ça marchait trop bien. J'ai toujours tenté d'utiliser le système plutôt que d'en être l'objet. C'est un vrai travail, ça implique une stratégie d'entrisme, d'infiltration, comme dans les années 70 quand les maoïstes infiltraient les usines... J'essaie de créer loin des exigences éditoriales, financières, esthétiques.* »

« Mettre à profit le vide de l'épuisement »

Il est inlassable, car « *l'échec me fait moins peur que la possibilité de renoncer à essayer* ». Et pédagogue. Depuis ses débuts, il a déjà transmis ses principes à plus de mille élèves, professionnels ou non, à travers des ateliers partout dans le monde où, explique-t-il, il s'éloigne de ses images pour apprendre aux autres à trouver les leurs. Il se protège de la mythification dans laquelle ses fans parfois exaltés essaient de l'attirer. Et paie le prix de ses expériences. « *Je n'ai pas fait de photos depuis 2011, raconte-t-il. Ice (son dernier livre, fruit d'une descente aux enfers de plusieurs années avec la drogue du même nom, ndr) a été épuisant, physiquement. Partir en Lybie faire des photos m'a permis de me réveiller au monde, de sortir de cette addiction. J'ai tenté de mettre à profit le vide de l'épuisement, en donnant forme à cette exposition et au livre.* »

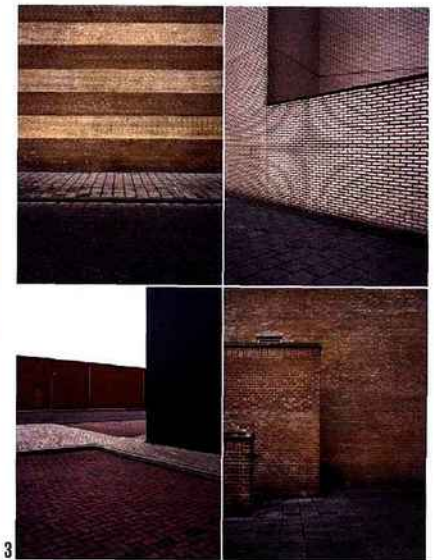
Et en se lançant dans un film, dont il montre des extraits sonores d'une puissance et d'une poésie inouïes dans la première installation de l'exposition. Ce sont les paroles de sept femmes, prostituées de différents pays, parmi les vingt-deux qu'il a rencontrées et filmées pour ce projet vidéo qui sera, une fois terminé, diffusé par Arte. Cette partie-là, inattendue, témoigne de son engagement particulier auprès des prostituées qu'il n'a pas cessé de fréquenter, dans le monde entier, malgré ses retours à la vie "normale" et la naissance de ses quatre filles. Son lien aux filles des rues renforce cette responsabilité du photographe, à laquelle il est si attaché : « *Dans mes expériences avec elles, je suis là par choix, contrairement à elles. Mais elles me font confiance car je leur donne un espace, une voix. Je leur demande beaucoup, ce qui me met à demeure de leur donner autant.* »

Au sous-sol, l'installation de photos prises depuis vingt ans est un collage "all over" sensuel et ver-



tigineux, recouvrant intégralement les cimaises, où se distinguent peu à peu, lorsqu'on se rapproche, séries, périodes, expériences, époques... On y découvre, notamment avec les portraits qu'il a extraits du web pour une série récente, le cheminement d'un artiste qui, au-delà du fait de capter ce qui le préoccupe tant, cet « espace entre le désir et la peur », parvient à rester en résistance, en forgeant une œuvre politique à nulle autre pareille...

Antoine d'Agata, *Anticorps*, jusqu'au 14 avril au Bal, 6, impasse de la Défense, 18°. Mo Place de Clichy. Tél : 01 44 70 75 50. Du mercredi au vendredi de 12 h à 20 h, nocturne le jeudi jusqu'à 22 h, samedi de 11 h à 20 h, dimanche de 11 h à 19 h. Entrée : de 4 à 5 €.



- 1 Phnom Penh, 2009.
- 2 Tokyo, 2008.
- 3 Groningen, 2003.
- 4 Marseille, 1997.

Toutes les photos
© Antoine d'Agata/
Magnum Photos.
courtesy galerie Les Filles
du Calvaire, Paris

à voir AUSSI

Antoine d'Agata, *NÓIA*. Jusqu'au 27 avril à la galerie des Filles du Calvaire, 3°. www.fillesducalvaire.com. Entrée libre.

à LIRE

Anticorps, éditions Xavier Barral, 560 p., 2 400 photos, relié toilé, 70 €. Un journal autobiographique monumental, mêlant textes et photos de l'artiste.

pour ALLER PLUS LOIN

"Éclaboussesments", soirées cinéma au Cinéma des Cinéastes (17°). Également un cycle de rencontres, performances, conférences au Bal. Infos sur www.le-bal.fr.